

Gérard Robinvil

Parcours

(Exposition présentée au musée de l'Abbaye Sainte Croix, Les Sables d'Olonne, du 07 novembre 2009 au 14 février 2010)

Gérard Robinvil a un penchant certain pour les sites et objets sans grâce. Apparemment sans grâce, tant il est vrai qu'une vision attentive de tel ou tel court-métrage où nous les croisons de manière fugitive nous procure un sentiment d'empathie pour le quotidien. Ces objets gagnent en délicatesse et en signification.

Les Boîtes de Fautrier, une matérialité enveloppant une âme floue, me reviennent à l'esprit, mais aussi le savon de Francis Ponge, le chapeau de Madame Bovary. Chantourner et détourner la description sans doute.

Dès mon arrivée aux Sables d'Olonne, j'ai connu et fréquenté régulièrement Robinvil. Ce qui m'a étonné chez lui, outre sa volonté tenace de changer sa vie - glisser d'un milieu professionnel difficile à celui de la création plastique -, c'est son goût pour l'expérimentation et pour une certaine solitude ; il aime l'idée que chaque instant saisi dans sa banale pesanteur peut être saturé jusqu'à devenir œuvre d'art. Robinvil parle de ce qu'il fait, des livres qu'il a lus. Cela entre dans son processus créatif, sans précipitation. Pour avoir, chez lui, consulté de nombreux dessins, j'ai senti dans leur dénuement cette émotion : une pureté plastique surgie de peu, d'une glèbe à la marge du monde naturel.

Les arrêts sur image, tirages numériques, notamment ceux du film « éphémère » sont à cet égard très significatifs : manipulation des couleurs, effets d'opposition et ruptures de perspective, écart du près au loin. La fleur écarlate de Robinvil, tenue au bout d'un gant de ménage bleu a la crâne assurance des *Flowers* de Warhol, le dynamisme des pots de Gasiorowski. Une éclosion post-industrielle.

J'ai vu la vidéo présentée dans l'exposition, « Le temps a-t-il un présent ? ». Simple et brutale elle se lit comme une histoire qui ne cède rien. Il faut y revenir, se laisser porter à deux ou trois reprises, pour pénétrer son rythme étrange. Wall of Sound, un écran sonore se superpose au tressage d'un récit intime et de considérations sur l'art et la philosophie (Cézanne, André Masson, Beuys, saint Augustin). L'artiste, de face, assis, s'adresse au spectateur dans un léger mouvement latéral, pendulaire. Presque un otage sur son tabouret, l'effroi en moins.

La voix est monocorde, volontairement, énonce des situations, des émotions (celles de la fierté de sa compagne d'être précieuse à la collectivité en étant auxiliaire de vie, par exemple). Robinvil occupe l'écran et derrière lui une caméra vagabonde en plan large et en détail sur les reliefs d'une existence, des traces : table renversée, tasse et soucoupe, foulard... Qu'on ne s'y trompe pas : le mouvement du buste et la voix font cause commune avec cette musique métronomique, carrée. Ils font pièce à ce fond d'images mouvantes, une nature morte bousculée, un paradis perdu. L'homme frontal - il importe peu que ce soit ici l'artiste - fait le lien. L'histoire racontée n'est pas emphatique : elle se marie à la réflexion qui prévaut à la naissance de toute œuvre d'art. On sent un propos universel.

Les considérations sur le Temps, embrayées par l'expérience douloureuse du deuil et de l'accident sont restituées dans leur absurdité. En une journée, une disparition ouvre une cataracte. Que reste-t-il ? Elles ramènent aux célèbres interrogations sur le Temps de Saint Augustin, noyau dur des *Confessions*, livre tiré de son expérience personnelle. Impudique. Le temps se perd donc dans le néant, dans le non-être. Augustin en appelle à l'éternité pour mieux s'y retrouver, en quelque sorte

pour arbitrer entre le passé, le présent, le futur. Il l'accepte, joue de ce mystère, essaye d'ordonner. Plaidoyer *pro domo*, pour cimenter l'éternité.

La « longueur » du temps ne lèvera jamais les inquiétudes. « Voilà donc ce temps présent - le seul que nous trouvons digne d'être appelé "long" - qui se resserre dans les limites d'un seul jour à peine ». Temps pré- sent, la source même de ce court-métrage dont Robinvil a fait siens les hiatus et les vacillements.

Benoît Decron Novembre 2009.